

CHRISTOPHE COLOMB : L'HOMME QUI PRIT DES LAMANTINS POUR DES SIRÈNES¹

Le 8 janvier 1493, alors qu'il s'apprêtait à entamer son voyage de retour, lors de sa première expédition, Christophe Colomb vit trois sirènes et, le lendemain, il consigna cette rencontre sur son journal de bord. Comment comprendre cette erreur d'identification car il est admis qu'il vit en réalité des lamantins ? L'état des connaissances de l'époque et ce que nous savons de la personnalité de Colomb nous paraissent prépondérants pour en rendre compte, mais ces raisons sont-elles suffisantes ? Les modélisations récentes de la neuropsychologie cognitive concernant les mécanismes de la reconnaissance / identification des personnes ont-elles un intérêt dans cette enquête ? Comment comprendre aussi la postérité de son erreur puisque par la suite Colomb revit des lamantins, et les décrit comme tels, et comment se fait-il que le terme de Siréniens désigne l'ordre auquel appartiennent les lamantins ? Enfin que faut-il penser des interprétations populaires et même savantes qui tentent toujours de rationaliser, sur des bases perceptives ou psychologiques, l'erreur de Colomb ?

Avant d'aborder ces questions il nous faut examiner de près ce que Colomb a écrit, du moins ce qui nous en est parvenu, puisque son journal de bord a été perdu et que nous ne disposons plus que du résumé manuscrit qu'en a fait Bartholomé de Las Casas. Une édition récente de ce manuscrit contient le passage suivant :

[...] *dixo que vido tres serenas que salieron bien alto de la mar, pero non eran tan hermosas como las pintan, que en alguna manera tenían forma de hombre en la cara ; dixo que otras vezes vido algunas en Guinea en la Costa Malagueta*².

En comparant les traductions il apparaît que la proposition introduite par *que en alguna* a été interprétée de deux manières différentes : soit « bien que d'une certaine manière leurs visages avaient forme humaine », soit « car d'une certaine manière leurs visages avaient une forme masculine ». Selon la première version la conjonction *que* a une valeur concessive et le mot *hombre* désigne le genre humain tandis que selon la seconde *que* a une valeur explicative et *hombre* désigne le sexe masculin. La première

-
1. La réalisation de cette étude n'aurait pas été possible sans l'aide inestimable que M. Edmond Feinberg nous a apportée. Nous le remercions particulièrement pour la pertinence de ses critiques, pour ses suggestions et pour toutes les recherches savantes qu'il a effectuées.
 2. Colón 1992.

version tend selon nous à obscurcir le sens d'une phrase à première vue assez simple et la seconde nous apparaît plus exacte. Elle est renforcée par un passage de la biographie de Colomb attribuée à son fils Ferdinand : « il dit qu'il a vu des sirènes sur la côte de Malaguete mais elles ne ressemblaient pas autant qu'on le dit aux femmes »³. On peut donc traduire le passage entier de la façon suivante :

[L'amiral] dit qu'il vit trois sirènes qui sortirent bien haut de l'eau, mais elles n'étaient pas aussi belles qu'on les dépeint, car d'une certaine manière leurs visages avaient une forme masculine ; il dit qu'autrefois il en vit quelques-unes en Guinée sur la côte de Malaguete.

Mais l'erreur concernant les sirènes était-elle permise ? Autrement dit, la morphologie des lamantins peut-elle se prêter à une erreur d'identification ? Nous verrons les arguments qui veulent à toute force accréditer cette thèse. Mais qu'il nous suffise de citer cette description du lamantin (de Floride) fournie par un magazine :

[...] il n'est vraiment pas beau, une espèce de boudin renflé, affublé de deux nageoires plutôt courtes, et pourvu d'une large queue aplatie en forme de spatule. Sa bouille en forme de fer à cheval est carrément comique avec de minuscules yeux ronds très écartés, des narines comme des soupapes, et un museau aux babines épaisses, mobiles, parsemé de poils raides⁴.

Le premier texte mentionnant l'erreur de Colomb, et tentant de la comprendre, est dû au père jésuite Pierre-François-Xavier de Charlevoix dans une histoire de Saint-Domingue parue en 1730. Il écrit :

[L]e premier qui, s'est imaginé que ce poisson pouvoit bien être la Sirène des Anciens, fut Christophe Colomb, lequel donnoit volontiers dans tout le merveilleux, qui pouvoit rendre ses découvertes plus celebres⁵...

Que Colomb ait délibérément menti, ou qu'il se soit laissé emporter par son imagination, Charlevoix ne s'aventurerait pas à le dire. Notons que l'hypothèse du mensonge ne peut pas être entièrement écartée (Colomb ne fournit d'autre témoignage que le sien) mais il faudrait alors expliquer pourquoi il a décrit des sirènes aussi peu attrayantes.

Comme il est fréquent dans son journal, les constatations faites par Colomb dans le Nouveau Monde entraînaient des souvenirs d'Afrique dont il avait exploré les côtes à bord de navires portugais au début des années 1480. Ainsi le passage en question mentionne au moins une première vision de sirènes près des côtes de la Guinée, et effectivement ces côtes abritent des lamantins de l'espèce africaine qui sont très proches morphologiquement des espèces américaines et en particulier du lamantin des Antilles.

3. Colón 1947.

4. Perrin 1992.

5. De Charlevoix 1730-1731.

Ces mammifères herbivores ont un habitat marin mais limité aux zones tropicales et au voisinage des cours d'eaux et à l'époque de Colomb ils n'étaient généralement pas connus car à la différence des dauphins ou des phoques on ne les voit pas en Méditerranée.

Un parallèle avec la vision de Colomb peut être trouvé dans les premiers récits concernant les dugongs, une espèce de Siréniens ressemblant aux lamantins mais vivant dans l'Océan Indien. Vers le milieu du xvi^e siècle, des marins portugais reportèrent avoir vu des femmes-poissons, *peixe mulheres*, près des côtes du Sud-Est de l'Afrique⁶. Il est ainsi possible que le terme *peixe mulher*, ou un terme similaire, ait été originellement forgé par les marins portugais pour les lamantins d'Afrique occidentale et que Colomb ait été au courant de cette appellation. Signalons que le nom même de lamantin est dérivé du mot « maneti » qui en langue caraïbe veut dire tétons et qu'il a été probablement choisi pour cela par les indigènes afin de nommer ces curieux animaux marins allaitant leurs petits.

Le terme de poisson-femme ou de femme-poisson, ne signifierait finalement rien d'autre que notre terme actuel de mammifère marin. L'apport de Colomb pourrait être le suivant : revoyant des lamantins (des poissons-femmes), il leur aurait donné, du fait de ses connaissances livresques et picturales, un nom savant, puis il se serait livré à un petit commentaire par rapport à ce qu'il en savait. On rapprochera l'erreur de dénomination de Colomb de celle qui lui fit prendre le Nouveau Monde pour les Indes. Il commit ces deux erreurs, à notre avis, pour les mêmes raisons. Elles tiennent à la confiance aveugle qu'il accordait à la tradition ainsi qu'à sa personnalité.

Colomb était un autodidacte et il n'avait pas eu besoin de passer par l'enseignement scolastique pour croire à la lettre tout ce qu'il avait lu. Ce que nous connaissons de ses lectures, c'est d'abord la Bible avec cette référence étonnante qu'il fournit après la Découverte : « j'ai déjà dit que pour l'exécution de l'entreprise des Indes ne me serviraient ni raison, ni mathématiques, ni mappemonde : ce qui pleinement s'est accompli est ce qu'Isaïe avait dit »⁷. Il avait énormément lu et parmi les livres lui appartenant qui nous sont parvenus il y a l'*Histoire naturelle* de Pline, la relation des voyages de Marco Polo et surtout l'*Imago Mundi* du cardinal Pierre d'Ailly annotée, on le pense, de sa main. C'est même un des seuls livres qu'il aurait obtenu avant le premier voyage. En marge des chapitres quinze et seize qui concernent l'Inde, Colomb avait résumé tout ce qu'il devait y trouver⁸. Il y énumère ainsi divers monstres et merveilles mais ne parle pas de sirènes. Mais Colomb connaissait aussi certainement les atlas de son temps – n'oublions pas qu'il avait travaillé avec son frère Bartholomé comme cartographe quand il était arrivé à Lisbonne en 1476 – et sur certains d'entre eux figuraient des images de sirènes telles que l'iconographie de l'époque les représentait⁹, et souvent

6. Galvão 1944.

7. Colomb 1992a.

8. D'Ailly 1992.

9. Galvão 1944.

elles étaient au nombre de trois. Ces mêmes images, il avait également pu les voir sur de très nombreux chapiteaux historiés de ce Moyen Âge finissant. L'image des sirènes n'était plus tellement celles des femmes-oiseaux de l'Antiquité mais celles de femmes-poissons ayant soit une seule queue, soit deux queues divergentes dont elles tenaient à bout de bras les extrémités¹⁰. Colomb, comme ses contemporains, croyait à l'existence des sirènes et à leurs maléfices (si l'on céda à leur chant) et, même si elles n'étaient plus les sirènes-oiseaux de l'Antiquité, elles constituaient toujours des figures de la mort marine, ce qui pourrait expliquer qu'il ne s'attarda pas à les regarder. Cette raison n'est pas suffisante et sa méprise tient – tous ses écrits en témoignent – à la confiance absolue qu'il accordait à tout ce qu'il avait lu, textes et images. Découvrant, et dénommant, une espèce inconnue : les lamantins, « il n'a vu que ce qu'il croyait » écrit Régis Debray¹¹, c'est-à-dire des sirènes.

La dialectique des rapports entre le voir et le croire concerne notre sujet mais nous excluons son aspect théologique : la question de la foi. De façon plus prosaïque nous nous demanderons si le désir (ou sa forme extrême la passion), l'attente, la motivation (pour utiliser un terme qui a cours dans le langage des neurosciences) peuvent suffire à faire voir. Mais auparavant il faut distinguer le regarder et le voir. L'ouvrage célèbre de Kuhn est pour une grande part consacré à cette difficulté à reconnaître le nouveau paradigme tant l'ancien est indispensable à la perception même¹². Comme l'écrit Kuhn « ce que voit un sujet dépend à la fois de ce qu'il regarde et de ce que son expérience antérieure visuelle et conceptuelle lui a appris à voir ». Face à un objet jamais vu l'érudition seule ne suffit pas, elle ne saurait se passer de la description et de la comparaison avec ce que l'on a personnellement connu. La comparaison n'est certes qu'une approximation mais c'est la première étape de la connaissance. Comme le rappelait Lantéri-Laura, les premiers anatomistes, quand ils ouvrirent un crâne, n'y virent qu'un processus entéroïde comparable à l'intestin grêle, et il a fallu du temps pour identifier les lobes et les circonvolutions auxquels nous sommes habitués, et les désigner alors par des noms¹³. Colomb en raison de sa personnalité, on le verra, n'était pas un observateur objectif et on comparera sa découverte des lamantins et sa référence immédiate aux sirènes, à la façon dont au XIII^e siècle Marco Polo découvrit à Sumatra le rhinocéros¹⁴. Marco Polo en fournit une description précise par comparaison avec d'autres animaux qu'il connaissait : l'éléphant pour la taille et la forme du pied, le buffle pour le poil, le sanglier pour la forme et le port de la tête incliné vers le bas, et il récusait ainsi d'emblée toute possibilité de confondre cet unicorne « vilaine bête à voir et dégouttante » avec la licorne, cet animal gracieux qui « se laisse attraper par le poitrail par une pucelle ». Et pourtant, pas moins que Colomb à propos des sirènes, il ne doutait de l'existence des licornes.

10. Faral 1953.

11. Debray 1991.

12. Kuhn 1983.

13. Lantéri-Laura 1987.

14. Polo 1980.

Bernard Cohen remarque : « quand Colomb accorde quelque attention à des détails géographiques, c'est généralement pour ne noter que des caractéristiques qui l'étonnent et qu'il exagère alors »¹⁵. En revanche, il se passionna pour les indigènes dont il décrivit en détail l'apparence et la parfaite constitution en soulignant qu'il n'avait jamais trouvé aucun des monstres humanoïdes qu'il s'attendait à voir. A-t-il été poussé, alors qu'il rentrait au pays sans en rapporter la moindre description (c'est-à-dire une des preuves qu'il avait bien atteint les Indes), à « visualiser » par défaut, une merveille : des sirènes ? N'oublions pas que son journal était destiné aux Rois Catholiques qu'il lui fallait à tout prix convaincre qu'ils n'avaient pas eu tort de lui faire confiance. Mais pourquoi aurait-il alors enlaidi ses sirènes ? L'hypothèse d'une fabulation imageante est insuffisante.

La personnalité de Colomb, telle que tous les commentateurs nous la décrivent, intervient dans son erreur. On connaît la ténacité grâce à laquelle il arriva à convaincre les Rois Catholiques de lui laisser conduire sa première expédition. Las Casas nous parle de « l'extraordinaire confiance qu'il avait conçue dans son cœur qu'il trouverait ce qu'il disait » (la route des Indes en naviguant vers l'ouest). Certes il espérait découvrir sur son chemin avant d'y arriver « de grands pays, îles et terre ferme, très heureux, très riches en or, en argent, en perles, en pierres précieuses » mais il cherchait surtout par là à allécher ses commanditaires. Son but, nous dirons sa Mission, était d'atteindre les Indes par l'ouest. C'est donc la postérité qui en fit le découvreur de l'Amérique car pour sa part il crut toujours avoir trouvé sinon les Indes, du moins des terres avoisinantes. Salvador de Madariaga dans son remarquable ouvrage rapproche sa personnalité de celle de Don Quichotte dont il serait une préincarnation : « c'était un contemplatif dont l'imagination s'enflamme, pour qui la réalité prend une valeur purement subjective, avec le sentiment qu'il a d'être élu pour quelque haute mission »¹⁶. Nous n'avons pas besoin d'énumérer ici les multiples et célèbres méprises dont l'illustre hidalgo fut également l'auteur. Dide dans son ouvrage sur « les idéalistes passionnés » fait de Don Quichotte « un idéaliste complet dont l'histoire paraît avoir été décrite par un clinicien génial »¹⁷. Il ne cite pas Colomb mais sa description des « idéalistes » s'applique à lui : « ils possèdent des âmes de croyants, ils admettent la vérité révélée, l'intuition irrécusable, la certitude surnaturelle et ils agissent en vertu du dogme de leur croyance ».

La mégalomanie, l'orgueil de Colomb sont connus. On connaît, sous le nom de « capitulations de Santa Fé », les prétentions exorbitantes qu'il imposa aux Rois Catholiques en cas de succès de sa mission. Le refus même du doute, la volonté d'imposer sa vérité l'amènèrent, avant de rentrer en Espagne à la fin de son deuxième voyage, et comme condition de ce retour, à exiger un à un de tous ses hommes qu'ils témoignent par écrit devant le notaire du bord « s'ils étaient en doute que cette terre fût le continent des Indes » et une fois enregistré le serment ne pouvait plus être modifié, sauf

15. Cohen 1993.

16. De Madariaga 1952.

17. Dide 1913.

sanction allant d'une lourde amende à l'amputation de la langue. Bien sûr tous signèrent. On sait aussi qu'après la découverte de l'Amérique il se sentit appelé à accomplir une autre mission : délivrer Jérusalem. Colomb n'était donc pas homme à reconnaître ses erreurs et on pourrait interpréter par ce trait d'obstination et d'orgueil le fait qu'il ne corrigea pas son affirmation première concernant sa vision des sirènes quand il rencontra de nouveau des lamantins, lors de son deuxième voyage. Dans ce texte peu connu, car il s'agit d'une lettre aux Rois Catholiques qui n'a été retrouvée qu'en 1985, Colomb évoque « un poisson qu'on appelle ici *manetí*, lequel est plus gros qu'un veau, et aucune autre chair ne peut être comparée à la sienne »¹⁸. On retrouve son goût de l'hyperbole.

Cela dit Colomb possédait des connaissances et une expérience sur la navigation et les courants marins remarquables pour son époque et qui ne sont pas celles d'un fou. On pourrait donc conclure que c'est un idéaliste passionné qui a réussi ou, sans vouloir faire aucune référence à la psychopathologie, qu'il mit au service d'une idée, qui se révéla partiellement fausse, des connaissances techniques et une volonté hors du commun qui sont celles des grands découvreurs et des grands savants.

La neuropsychologie cognitive et ses modèles de reconnaissance ont vocation à rendre compte de toutes les erreurs de reconnaissance / identification qui peuvent exister. Il y a donc lieu d'examiner l'apport possible de ces modèles à la situation exceptionnelle de la rencontre avec une espèce vivante nouvelle pourvue d'un visage.

On doit à Bruce et Young un modèle de reconnaissance des visages qui après quelques perfectionnements fait toujours autorité¹⁹. Pourtant ce n'est pas à lui que nous ferons référence et cela pour deux raisons. D'une part nous doutons de la réalité de son module appelé « Unité de reconnaissance faciale », au sein duquel il y aurait comparaison entre les données de la perception et celles stockées en mémoire à long terme (une par personne familière). Il implique en effet un fonctionnement de la mémoire (des visages) qui s'effectuerait par appariement alors que l'idée prévaut maintenant que la récupération des souvenirs correspond à une construction à chaque fois nouvelle. L'autre raison pour laquelle ce modèle paraît inadéquat à notre enquête c'est qu'il ne prend pas en compte, d'une part le contexte qui existait au moment de la mise en mémoire et lors de la phase de reconnaissance, et d'autre part l'existence d'un double processus de reconnaissance rapide ou lent dont tout un chacun peut faire l'expérience dans la vie quotidienne. On doit à Bruyer²⁰, s'inspirant des travaux de Tiberghien²¹, la construction d'un modèle décrivant ces deux voies de la reconnaissance en fonction du contexte. Il comprend une voie rapide dans laquelle un processus automatique génère avec un degré élevé de certitude, un sentiment de familiarité, ou de non-familiarité, et une voie lente qui ressemble à une reconstruction mentale, guidée par

18. Colomb 1992b.

19. Bruce et Young 1986.

20. Bruyer 1987.

21. Tiberghien 1986.

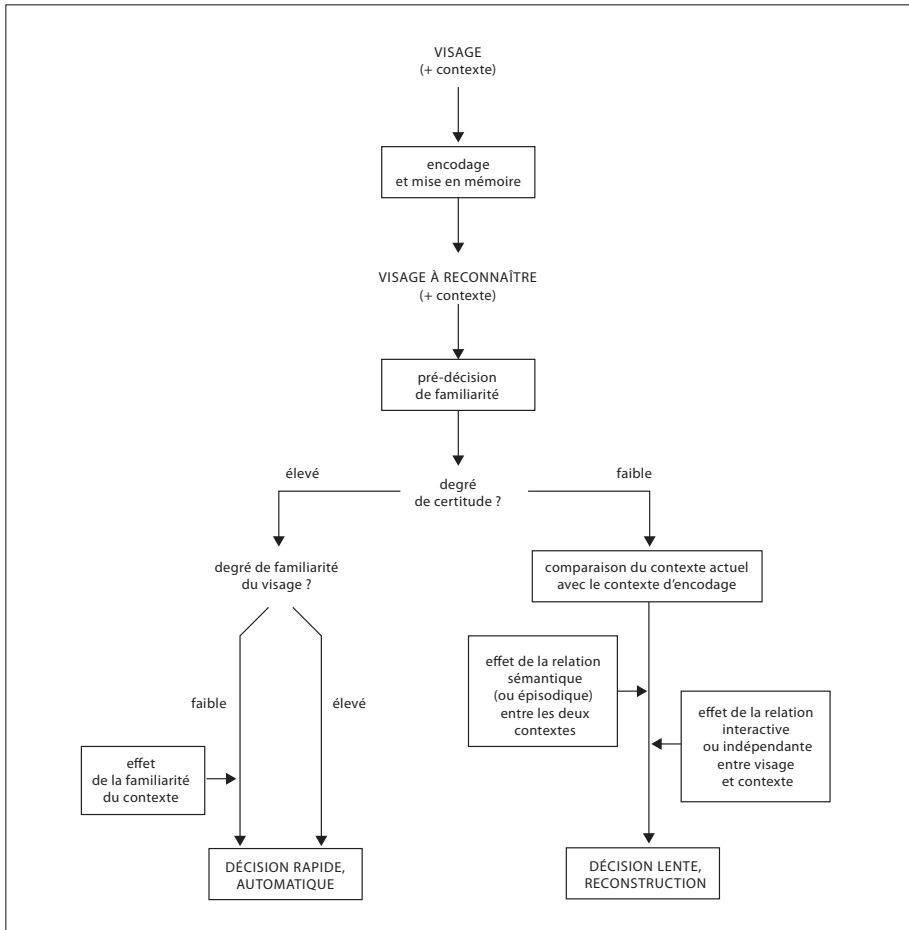


Fig. 1 – Recherche conditionnelle et effets du contexte dans la reconnaissance des visages, d'après Tiberghien (1986).

le contexte et dans laquelle le processus initial ne conduit pas à une décision dont le degré de certitude est élevé.

Comme on l'a dit les modèles de la neuropsychologie cognitive se doivent d'intégrer tous les incidents et accidents qui peuvent être observés et ils s'appliquent donc aussi bien aux erreurs d'identification rencontrées dans la vie courante (ou dans une situation comme celle de Colomb), qu'aux prosopagnosies de la clinique neurologique et qu'aux divers *Delusional misidentification syndromes* (DMS) de la clinique psychiatrique. Une classification commode de ces DMS peut s'appuyer sur la distinction proposée par Christodoulou entre hyper et hypoidentification²². Une hyperidentification

22. Christodoulou 1976.

(ou fausse reconnaissance) c'est prendre une personne pour une autre, que cette personne soit connue ou inconnue, alors qu'une hypoidentification c'est priver une personne connue de son identité (par exemple lors du célèbre syndrome de Capgras).

Le terme d'hyperidentification pourrait s'appliquer à la méprise historique de Colomb, ce qui va permettre de souligner, comme lors des délires du même nom²³, le rôle dans sa genèse, de la connaissance préalable, de l'attente et de l'affectivité (c'est-à-dire de l'exaltation de l'humeur), tout en faisant la part qui lui revient à un trouble de la personnalité chez le percevant. On rappellera d'abord qu'un tel trouble de la personnalité existe, peu ou prou, chez tous les malades atteints de DMS et que c'est Capgras le premier, quand il décrit le syndrome qui allait porter son nom, qui avait insisté sur ce rôle de la disposition paranoïaque de sa malade²⁴. Ce trouble de la personnalité, avec sa perturbation caractéristique du raisonnement, existait à notre avis chez un sujet aussi dominé par sa passion que l'était Colomb. La classification des DMS ne comprend pas une variété de fausse-reconnaissance, que Courbon et Tusques avaient appelée « identification hyperbolique »²⁵ soit la ressemblance subjective que des malades présentant une exaltation de l'humeur établissent entre deux personnes. Il y a quelques années nous avons rapporté le cas de deux malades de ce type qui considérait comme des sosies de personnes de leur entourage tous les étrangers qu'elles rencontraient dans le pavillon psychiatrique, où elles étaient hospitalisées pour la première fois²⁶. Nous avons constaté chez ces malades l'existence d'une perception extrêmement fugace – par coup d'œil – qui les amenait à se saisir d'un détail physique d'une personne inconnue pour décréter l'existence d'une ressemblance parfaite avec une personne connue. Cette « perception par détails » nous a paru, par la suite, être une caractéristique cognitive des hyperidentifications en général, et particulièrement de celles que l'on peut observer au cours des exaltations de l'humeur. Nous avons ainsi supposé qu'une décision erronée de familiarité pouvait alors être due à la mise en œuvre, à partir de vagues indices de similitude, de la voie rapide de reconnaissance du modèle de Tiberghien-Bruyer²⁷. Il existait chez nos malades une ressemblance, même grossière, avec les personnes connues.

Était-ce le cas de Colomb, pour ce qu'il déclare avoir vu des lamantins : leurs visages et leurs torsos ? Or c'est cette ressemblance qui est fournie pour expliquer la positivité surprenante de l'erreur de Colomb (et / ou de ses prédécesseurs) puisque depuis Illiger en 1811, les lamantins font officiellement partie de la famille ou de l'ordre des Siréniens²⁸. Illiger expliqua un peu plus tard qu'il avait attribué le nom de Siréniens aux lamantins et dugongs car ils sont à l'origine des fables concernant les sirènes²⁹.

23. Luauté 2000.

24. Capgras et Reboul-Lachaux 1923.

25. Courbon et Tusques 1932.

26. Luauté, Bidault, Zampa et Forray 1982.

27. Luauté 1992.

28. Illiger 1811.

29. Illiger 1815.

Pour lui, leurs mamelles, plus développées que celles des morses et clairement visibles parce qu'ils se tiennent droit dans les vagues, auraient amené des voyageurs à concevoir l'idée de poissons-femmes. Illiger ne citait pas Colomb, ni du reste Cuvier dont il avait probablement lu l'étude récente dans laquelle le célèbre naturaliste se référait aussi à des voyageurs qui avaient pris des lamantins pour des sirènes³⁰. Remarquons que cette interprétation morphologique du mythe coïncide avec le passage, relativement récent dans l'iconographie médiévale des sirènes, des femmes-oiseaux aux femmes-poissons avec même quelques représentations de sirènes allaitant. Georges Petit estime aussi qu'avec son appellation Illiger a consacré le folklore qui entoure ces animaux dans toutes les régions du globe où il existe³¹. Enfin, le professeur Robineau, que nous avons consulté à ce sujet il y a quelques années, nous assurait également que « leurs deux mamelles en position plus ou moins pectorale et leur fente génitale évoquent grossièrement les seins et la vulve de la femelle de l'homme » et il ajoutait « ces mammifères marins au corps pratiquement dépourvu de poils sont ceux qui par leur aspect extérieur se rapprochent le plus de l'espèce humaine »³².

Cette thèse « morphologique » est en fait très discutable car les lamantins ne sortent habituellement pas de l'eau et même quand ils viennent respirer c'est juste le bout de leur nez qui affleure. On peut cependant en apercevoir un peu plus, et notamment leurs « visages », au moment de l'accouplement quand la femelle est poursuivie par plusieurs mâles et on pourrait, à la rigueur, supposer que Colomb a assisté à cette scène (qui est assez rare). Quant à l'image de leur torse porteur de l'aguichante poitrine des sirènes, elle ne tient pas du tout car les glandes mammaires des lamantins sont invisibles, cachées dans le pli axillaire (figure 2). Nous pensons en conséquence que c'est avant tout l'image des sirènes-poissons de l'iconographie qui a inspiré la vision de Colomb. Quant à l'utilisation du terme femme-poisson, nous avons déjà dit ce que nous en pensons. On trouve dans de nombreux textes non savants d'autres arguments d'ordre morphologique qui tentent aussi de rationaliser l'erreur de dénomination de Colomb ; certains sont « tirés par les cheveux » ; par exemple on explique que les lamantins, en broutant le sol, pourraient se retrouver hors de l'eau coiffés d'herbes, ce que Colomb aurait pris pour des cheveux ; on explique aussi que ses palettes natatoires auraient pu être prises pour des mains. Il n'existe en réalité aucune ressemblance objective entre sirènes et lamantins et la connaissance savante que nous avons maintenant de leur anatomie intime, n'est pas visible. L'absence, ou l'extrême minceur d'une base perceptive, sépare la vision de Colomb de l'« identification hyperbolique ». Les deux phénomènes se distinguent aussi par le fait que les malades présentant l'identification hyperbolique se saisissent d'un détail pour asseoir leur conviction alors que Colomb a essayé, semble-t-il, de corriger son allégation concernant les sirènes de la fable en ajoutant un fait objectif d'observation : leur allure masculine. Le phénomène de « l'illusion

30. Cuvier 1812.

31. Petit 1955.

32. D. Robineau, communication personnelle.

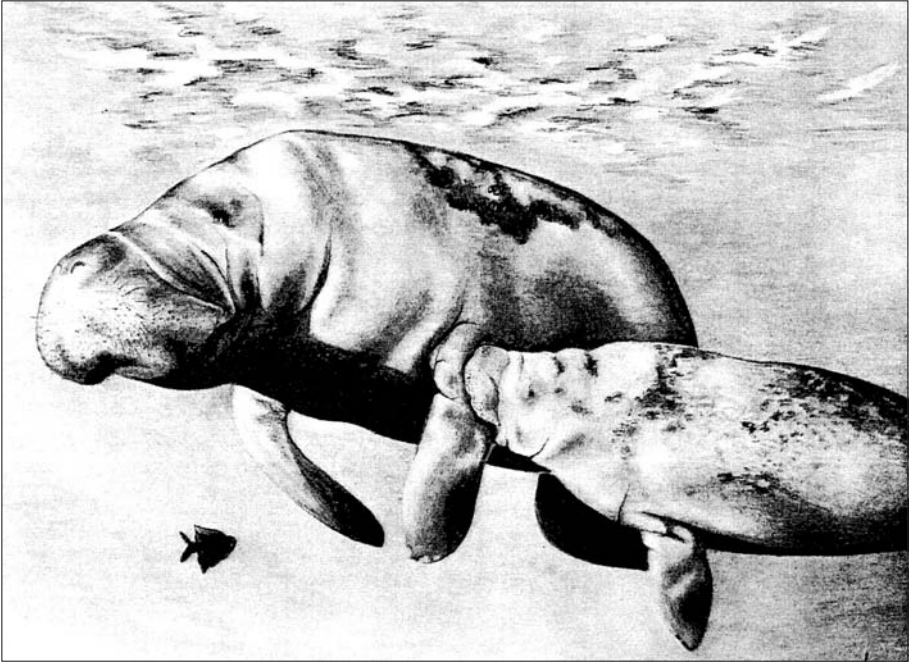


Fig. 2 – Un lamantin femelle allaitant

sensorielle », c'est-à-dire « une perception réelle mais dénaturée et déformée par le sujet qui la reçoit » pourrait plutôt être évoqué, d'autant qu'il est pour Ey (comme tous les phénomènes de la falsification de la perception) une espèce du genre hallucinatoire³³. Et la référence à l'hallucination s'impose si l'on veut intégrer l'autre interprétation de la création du mythe de la sirène, c'est-à-dire la thèse psychodynamique, celle qui fait de l'hallucination la réalisation d'un désir. Selon cette thèse, la vision des sirènes aurait été inspirée par un désir de femmes chez des marins longtemps privés. Cette proposition maintes fois lue, et qui appartient maintenant à une *folk psychology*, a peut-être une valeur générale. Dans le cas de Colomb elle apparaît ridicule et invraisemblable, car c'est sur le chemin de retour que la rencontre a eu lieu, après plusieurs mois passés aux Antilles, où les marins, sinon Colomb lui-même, avaient pu épancher tous leurs désirs sexuels. En revanche, le désir de voir, l'attente, un état de grande exaltation affective sont des conditions qui nous paraissent suffisantes pour activer des représentations picturales stockées en mémoire et, à partir d'un vague support perceptif, pour créer une vision. On soulignera ici la proximité de l'illusion visuelle de Colomb avec celle des géants par Don Quichotte. La différence, encore une fois, c'est que Colomb n'était pas fou et sa vision des sirènes, telle qu'il la rapporte, apparaît finalement comme un mélange de croyance projetée et d'observation objective.

33. Ey 1973.

Pour conclure, comment peut-on comprendre la postérité de l'appellation de Siréniens et les raisons, plus ou moins savantes ou carrément farfelues, qui sont toujours fournies pour tenter de la justifier ? La postérité de l'appellation ne nous paraît pas différente de la raison qui a également entériné l'autre erreur de Colomb puisqu'une partie de la région qu'il a découverte s'appelle les Indes occidentales et que, depuis la découverte, tous les habitants qui peuplaient le continent s'appellent les Indiens. Le besoin de vénération qui est propre à l'Homme pourrait expliquer pourquoi il est si difficile de désavouer ceux que l'on a considérés (à tort ou à raison) comme des grands hommes (il y a d'autres exemples). À la fin du roman de Cervantès, Don Quichotte revient de la folie à la raison, il reconnaît sa sottise et le péril où l'avait jeté la lecture des livres de chevalerie. Colomb n'a jamais renié ses convictions. Il avait certes fait un usage erroné de ses connaissances livresques, mais sans elles aurait-il consacré sa vie à la découverte ?

Jean-Pierre LUAUTÉ³⁴

Références bibliographiques

- BRUCE V. et YOUNG A.W. (1986), « Understanding Face Recognition », *The British Journal of Psychology*, 77, p. 305-327.
- BRUYER R. (1987), *Les Mécanismes de la reconnaissance des visages*, Grenoble, Presses universitaires de Grenoble.
- CAPGRAS J. et REBOUL-LACHAUX J. (1923), « L'illusion des sosies dans un délire systématisé chronique », *Bulletin de la Société clinique de médecine mentale*, p. 6-17.
- CHRISTODOULOU G.N. (1976), « Delusional Hyper-identifications of the Fregoli type », *Acta Psychiatrica Scandinavica*, 54, p. 305-314.
- COHEN B. (1993), « L'Amérique vue par Christophe Colomb », *Pour la Science*, 184, p. 64-70.
- COLOMB C. (1992a), « Livre des Prophéties », in C. Varela et J. Gil (dir.), *Œuvres complètes*, J.-P. Clément et J.-M. Saint-Lu (trad.), Paris, La Différence.
- COLOMB C. (1992b), « Lettre aux Rois Catholiques du 15 octobre 1495 », in C. Varela et J. Gil (dir.), *Œuvres complètes*, J.-P. Clément et J.-M. Saint-Lu (trad.), Paris, La Différence.
- COLÓN C. (1992), *Textos y documentos completos*, 2 ed. ampliada edición de Consuelo Varela ; nuevas cartas edición de Juan Gil, Madrid, Alianza Editorial.
- COLÓN F. (1947), *Vida del almirante don Cristóbal Colón escrita por su hijo Hernando Colon*, Ramón Iglesias (éd.), Mexico, Fondo de cultura economica.
- COURBON P. et TUSQUES J. (1932), « Identification délirante et fausse reconnaissance », *Annales médico-psychologiques*, I, p. 1-12.

34. jean_pierre_luauté@hotmail.com.

- CUVIER G. (1812), « Sur l'ostéologie du lamantin, sur la place que le lamantin et le dugong dans la méthode naturelle, et sur les os fossiles de Lamantin et de Phoques », in *Recherche sur les ossements fossiles des quadrupèdes, ou l'on rétablit les caractères de plusieurs espèces d'animaux que les révolutions du globe paraissent avoir détruites*, Paris, Déterville.
- D'AILLY P. (1992), *Ymago Mundi y otros opúsculos, volumen preparado por Antonio Ramírez de Verger y revisado por Juan Fernández Valverde y Francisco Socas*, Madrid, Quinto Centenario Alianza Editorial Universidad de Sevilla.
- DE CHARLEVOIX P.-F.-X. (1730-1731), *Histoire de l'Isle espagnole ou de S. Domingue, écrite particulièrement sur les mémoires manuscrits du P. Jean-Baptiste Le Pers, missionnaire à Saint-Domingue & sur les pièces originales, qui se conservent au dépôt de la marine*, Paris.
- DE MADARIAGA S. (1952), *Christophe Colomb*, trad. de l'anglais par René Guyonnet, Paris, Calmann-Lévy.
- DEBRAY R. (1991), *Christophe Colomb le visiteur de l'aube*, Paris, La Différence 1991.
- DIDE M. (1913), *Les Idéalistes passionnés*, Paris, Alcan.
- EY H. (1973), *Traité des hallucinations*, Paris, Masson.
- FARAL E. (1953), « La queue de poisson des sirènes », *Romania*, 74, p. 433-506.
- FLINT V. (1992), *The Imaginative Landscape of Christopher Columbus*, Princeton, Princeton University Press.
- GALVÃO A. (1944), *Tratado dos Descobrimentos* (3 éd.), Porto, Livraria Civilização.
- ILLIGER C. (1811), *Prodromus Systematis Mammalium et Avium*, Berolini, Sumptibus C. Salfeld.
- ILLIGER C. (1815), *Ueberblick der Saugthiere nach ihrer Vertheilung uber die Welttheile. Abhandlung der Königlichen Preußischen Akademie der Wissenschaften zu Berlin 1804-1811*, Berlin.
- KUHN T. (1983), *La Structure des révolutions scientifiques*, Paris, Flammarion.
- LANTÉRI-LAURA G. (1987), *Clefs pour le cerveau*, Paris, Seghers.
- LUAUTÉ J.-P., BIDAULT E., ZAMPA Ph. et FORRAY J.-P. (1982), « À propos d'une variété de fausse reconnaissance avec illusion des sosies observée à l'hôpital psychiatrique », *Annales médico-psychologiques*, 4, p. 461-466.
- LUAUTÉ J.-P. (1992), « Les délires d'identification des personnes, une approche neuropsychologique », *Neuro-Psy*, 7, p. 364-384.
- LUAUTÉ J.-P. (2000), « Approche cognitive de la croyance dans le syndrome de Capgras », in M. Van der Linden, J.-M. Danion et A. Agniel (éd.), *La Psychopathologie : une approche cognitive et neuropsychologique*, Marseille, Solal, p. 115-132.
- PERRIN M. (1992), « Lamantins, tendres sirènes », *Thalassa*, 63, p. 10-16.
- PETIT G. (1955), « Ordre des Siréniens », in P.-P. Grassé (éd.), *Traité de zoologie*, t. XVII, fasc. 1, Paris, Masson.
- POLO M. (1980), *Le Devisement du monde : le livre des merveilles*, vol. II, Paris, F. Maspero.
- TIBERGHIEEN G. (1986), « Context effects in recognition memory of faces : some theoretical problems », in H. D. Ellis, M. A. Jeeves, F. Newcombe et A. W. Young (éd.), *Aspects of Face Processing*, Dordrecht, Nijhoff, p. 88-104.